Le dit et le récit : avatars et détournements d'un support proverbial

Michel MONER
Université de Toulouse, Grupo Framespa (Francia)
Michel.moner@wanadoo.fr

Recibido: 01-06-2011 | Aceptado: 22-06-2011

RÉSUMÉ

Il arrive bien souvent qu'un récit vienne s'appuyer, de façon tacite ou explicite, sur un support proverbial qu'il semble avoir vocation à illustrer, sur le mode du rapport que la sentence entretient avec l'*exemplum* dans la littérature didactique ou doctrinale. On constate cependant qu'il n'y a pas toujours une stricte adéquation entre la sentence proverbiale (la parémie) qui semble sous-tendre le récit et celle qui figure au point d'explicit. Autrement dit, la formule qui est censée tirer la leçon de l'histoire n'est pas toujours conforme à celle que l'on attendrait. À travers l'étude de deux cas, pris respectivement dans *El Conde Lucanor* (exemple n° 32) de don Juan Manuel et dans les *Cuentos populares de Castilla y León* (conte n° 368) de Aurelio Macedonio Espinosa (fils), il s'agit de rendre compte de ces avatars de la formule sentencieuse et de poser l'hypothèse de son détournement.

MOTS-CLÉS
Parémiologie.
Proverbe.
Exemplum.
Conte oral.
El Conde Lucanor.
Espagnol.

RESUMEN

TÍTULO: «Dicho y relato: avatares y deformaciones de un soporte proverbial».

Suele ocurrir que un relato se sustente, tácita o explícitamente, en un soporte proverbial, con el aparente propósito de ilustrarlo, a imitación de la relación que la sentencia mantiene con el *exemplum* en la literatura didáctica o doctrinal. Puede comprobarse, sin embargo, que no siempre existe una estricta adecuación entre la sentencia proverbial (la paremia) en la que se sustenta el relato y la que se menciona al final. En otras palabras, la fórmula con la que se pretende sacar la moraleja del relato no siempre coincide con la que era de esperar. Mediante el análisis de dos casos, tomados respectivamente de *El Conde Lucanor* (exemplo 32) de don Juan Manuel y de *Cuentos populares de Castilla y León* (cuento n° 368) de Aurelio Macedonio Espinosa (hijo), se pretende dar cuenta a continuación de los avatares de la fórmula sentenciosa y plantear asimismo la hipótesis de una alteración del sentido.

PALABRAS CLAVE
Paremiología.
Refrán.
Exemplum.
Cuento oral.
El Conde Lucanor.
Español.

ABSTRACT

TITLE: "Sayings and telling: avatars and deformed versions of the proverbial support".

A tale is often inspired, tacitly or explicitly, on some kind of proverbial basis, with the apparent intention of illustrating it, in a way similar to the relationship that can be established between *sententiae* and *exemplum* in didactic or doctrinal literature. It can nevertheless be established that sometimes there is no actual strict correspondence between the proverbial saying (the paremia) that lends its foundations to the tale and a proverb mentioned by way of a moral commentary at the end of the same. In other words, the formula from which a moral can be derived does not always coincide with what was expected. From the analysis of two examples, taken respectively from don Juan Manuel's *El Conde Lucanor* (example 32) and from Aurelio Macedonio Espinosa Jr.'s *Cuentos populares de Castilla y León* (tale n° 368), this articles aims to identify and describe the avatars of a sententious formula as well as putting forward a possible change of meaning.

KEYWORDS
Paremiology.
Proverb.
Exemplum.
Oral Tale.
El Conde Lucanor.
Spanish.

Il arrive bien souvent qu'un récit vienne s'appuyer, de façon tacite ou explicite sur un support proverbial (les parémies), qu'il semble avoir vocation à illustrer, sur le mode du rapport que la sentence entretient avec l'exemple, dans la littérature didactique ou doctrinale. On constate cependant qu'il n'y a pas toujours stricte adéquation entre la sentence proverbiale qui semble sous-tendre le récit et celle qui figure au point d'explicit. Autrement dit, la formule qui est censée tirer la leçon de l'histoire n'est pas toujours celle que l'on attend. C'est ce que je voudrais montrer ici, à travers deux exemples, prélevés dans des espaces génériques et des champs chronologiques bien différenciés : un *exemplum* de don Juan Manuel, extrait du *Conde Lucanor*, et un conte de Béotien, recueilli de la tradition orale hispanique, en 1936.

L'exemple XXXII, du *Conde Lucanor*, intitulé « De lo que contesçió a un rrey con tres omnes burladores que vinieron a él », est un des plus connus du recueil, dans la mesure où il a fait l'objet de nombreuses reprises et est passé à la postérité à travers la célèbre adaptation qui en a été tirée par Andersen : « Le costume neuf de l'empereur »[1]. On connaît l'histoire : trois pseudo-tisserands se présentent à la cour d'un roi maure et proposent de lui confectionner un habit, taillé dans un tissu magique qui ne peut être vu que par ceux qui sont nés de leurs parents légitimes. Le roi et ses courtisans, puis, dans un deuxième temps, le peuple tout entier, épouvantés à l'idée de passer pour des bâtards, se gardent bien d'avouer qu'ils ne voient pas le merveilleux habit. Jusqu'à ce qu'un palefrenier noir –« un negro que guardava el caballo del rrey et que non avía qué pudiesse perder »– dévoile la supercherie en osant déclarer qu'il ne voit rien, si ce n'est que le roi est nu –« digovos que yo so çiego o vos desnuyo ydes ». Moyennant quoi, on demeure perplexe en découvrant, à la fin du récit, les *viessos* qui sont censés résumer la « morale » de l'histoire :

> *Quien te conseja encobrir de tus amigos*
> *Sabe que más te quiere engannar que dos figos*

En réalité, cette « moralité » porte sur un point très précis et répond très exactement à la question posée par le Comte à Patronio, lors d'un bref dialogue préalable entre les deux hommes, conformément au rituel d'encadrement des récits qui caractérise le recueil de don Juan Manuel. En d'autres termes, cet échange n'appartient pas à l'histoire proprement dite, dont il tient lieu de préambule :

> Fablava otra vez el conde Lucanor con Patronio, su consejero, et dezíale :
> — Patronio, un omne vino a mí et díxome muy grand fecho et dame a entender que sería muy grand mi pro ; pero dízeme que lo non sepa omne del mundo por mucho que yo en él fie ; et tanto me encaresçe que guarde esta poridat, fasta que dize que si a omne del mundo lo digo, que toda mi fazienda et aun la vida es en grand peligro. Et porque yo sé que omne non vos podría dezir cosa que non entendades si se dize por bien o por algún enganno, rruégovos que me digades lo que os pareçe en esto
> — Sennor Conde –dixo Patronio–, para que vos entendades, al mío cuydar, lo que vos más cunple de fazer en esto, plazerme ía que sopiéssedes lo que contesçió a un rrey con tres omnes burladores que vinieron a él.

Il se trouve que le récit proposé par Patronio en réponse à la question du Comte, n'entretient que de lointains rapports avec la situation qui est exposée dans l'échange préalable. À aucun moment, en effet, les escrocs dont il est question dans la fable du roi maure n'exigent de ce dernier qu'il garde le secret sur les vertus du prétendu tissu magique, sous peine d'y perdre sa fortune et même sa propre vie. En revanche, il est vrai qu'au bout de quelques jours, ils

[1] Pour une vue d'ensemble du corpus, voir Archer Taylor (1927). Pour la bibliographie récente, voir María Jesús Lacarra (2006).

demandent au roi de venir admirer, s'il le souhaite, les premiers résultats de leur travail, à condition toutefois de ne pas se faire accompagner de qui que ce soit. Mais en réalité, le roi choisit d'envoyer d'abord un premier chambellan, puis un autre, et puis d'autres encore, dont le nombre n'est pas précisé, et qui tous, vantent les mérites du tissu merveilleux. Et ce n'est qu'après avoir fait procéder à ces tests préalables, que le roi se risque à son tour à aller juger par lui-même de la qualité du travail accompli. La morale de l'histoire –appel à la méfiance envers toute personne qui, sous couvert de confidentialité, chercherait à couper un gouvernant de ses conseils– trouverait donc ici, dans une certaine mesure, sa justification. Mais il s'agit, on en conviendra, d'un point bien secondaire, pour ne pas dire contingent, dans la trame de la fable, qui est autrement plus complexe et dont le centre de gravité semble plutôt se situer autour de la question de la Vérité : travestie par le mensonge, elle finit par triompher lorsqu'on découvre que « le roi est nu »[2].

Si l'on compare avec les autres versions connues, on constate du reste que la question de la confidentialité, exigée du roi comme condition préalable à la confection du tissu magique, n'est qu'une incidente anecdotique, qui n'interfère en rien sur le déroulement du récit : dans la plupart des textes il n'en est même pas question[3]. Don Juan Manuel aurait-il tordu la trame d'un récit préexistant pour l'ajuster au propos didactique de son *exemplum* ? La morale initiale aurait-elle été infléchie pour entrer en conformité avec un manuel à l'usage des gouvernants ? La question mérite d'être posée. Ce qui semble prévaloir, en tout état de cause, dans les autres versions connues, c'est le fait que la vérité soit proclamée par la bouche d'un bouffon, d'un simple d'esprit ou d'un enfant. Et sur ce point également, le conte de don Juan Manuel, où le rôle du démystificateur est attribué à un esclave, fait figure d'exception. C'est du reste peut-être là le point le plus révélateur, de notre point de vue. Il se trouve en effet que les bouffons, les simples d'esprit et les enfants sont traditionnellement réputés pour leur capacité à dire la vérité. En attestent, nombre d'expressions proverbiales, dont on trouve la trace dans les langues et les littératures européennes, à commencer par ces proverbes espagnols qui se passent de commentaires : « Los locos y los niños dicen las verdades » ; « Niños y gente loca, la verdad en la boca ; cuerdos y sabios, la mentira en los labios »[4]. Sans doute serait-ce verser dans la conjecture, que de se risquer à prétendre que telle serait la morale de l'histoire. En revanche, il n'est guère douteux que c'est l'une des leçons –parmi bien d'autres, assurément– que ce récit, nous invite à retenir, à travers ses avatars. Et que dire de la version tardive d'Andersen, qui confie à un enfant le soin de dévoiler que le roi est nu, sinon qu'elle illustre à merveille la sentence, devenue proverbiale : « La vérité sort de la bouche des enfants » ?

Dans un récit bien différent, mais qui n'est pas sans accointances avec le précédent, on peut observer une forme de distorsion analogue, entre un support proverbial implicite et une chute en forme de dicton, qui tient lieu de sentence et vient recouvrir le substrat parémique. Il s'agit d'un conte répertorié dans différents index et qui figure dans la nomenclature d'Aarne et Thompson (1961) où il correspond au conte-type n° 1684 A[5]. Sa présence en Espagne est attestée dans de nombreuses collectes, et on trouve même la trace dans la littérature[6]. Pour simplifier, je m'en tiendrai ici à la version que nous en donne Macedonio Aurelio Espinosa (hijo) dans son recueil *Cuentos populares de Castilla y León* sous l'intitulé « El gallego tonto » :

[2] On sait que l'expression, *devenue proverbiale*, est passée dans le langage courant pour signifier –entre autres choses– la découverte d'une imposture ou d'une supercherie.

[3] Soit dit en passant, la prescription du secret n'est absolument pas respectée dans la version du *Conde Lucanor*, où le roi met ses chambellans dans la confidence et les utilise comme « cobayes » avant de se soumettre lui-même à l'expérience. Preuve, s'il en était besoin, que cette clause est superfétatoire et n'a aucune incidence sur l'organisation du récit.

[4] Voir Luis Martínez Kleiser (1953 : n° 37039 et n° 63.038; cf. n° 37038 y n° 37040).

[5] Pour des informations complémentaires, voir également Hans-Jörg Uther (2004).

[6] Aurelio Macedonio Espinosa (1988 : II, 526).

Era un gallego que tenía un hermano en Madrid. Y una vez que fue a pasar una temporada con él. Como al hermano parece que le molestaba porque se había quedado mucho tiempo en su casa, ideó cómo había de echarle. Y una noche, cuando estaba durmiendo, cerró bien todas las ventanas y puertas bien cerradas, para que no hubiera luz, para hacerle estar todo el tiempo en la cama, a ver si de ese modo se iba.

Así que al día siguiente, cansado ya de dormir, el gallego llamó:

— ¡Hermanu!

El hermano se desnudó y fue a ver lo que quería. Y el otro le dijo:

— ¡Ay, cuánto siento haberte molestado! ¿Cuándo amanece?

— Pero hombre, ¿conque acabas de acostarte y preguntas que cuándo amanece?

— Bueno, hombre, vete, que no te volveré a molestar.

Como pasaron otro día sin abrirle, ni ver luz, él volvió a gritar:

— ¡Hermanu! ¿Cuándo amanece?

El hermano volvió otra vez a desnudarse y le dijo:

— Pero hombre, hombre, estamos en la mitad de la noche.

— ¡Ay, cuánto siento incomodarte! Perdona, hermanu.

A la noche siguiente, ya cuando vio que llevaba tanto tiempo sin comer, le abrió las ventanas para que al amanecer viera la luz. Cuando amaneció, se levantó el gallego y le dijo al hermano:

— Hermanu, yo me marcho al pueblu.

— Pero, hombre –le dijo el hermano–, ¡qué pronto te cansas de estar en Madrid!

— ¡No quiero más Madrid! ¡Me voy al pueblu!

Y partió para el pueblo.

Se le hizo de noche en el camino y llegando a un pueblo, preguntó por la posada. Le dijo al posadero que si había posada, y el posadero le dijo que sí, que sí había posada.

— Pero, antes ¡coñu!, tengo que preguntarle una cosa –dijo el gallego.

— ¡Dígame!

— ¿Aquí son las noches tan largas como en Madrid?

— Hombre–dijo el posadero–, ¿qué más tiene?

— ¡Pues entonces no me quedo!

Y siguió el camino, andando, andando. Al día siguiente se sentó a descansar en una pradera. Como iba rendido de sueño, se quedó dormido. Cuando estaba durmiendo, pasaron por allí unos frailes. Y como curiosos los frailes fueron a ver a aquel hombre que estaba tumbao y vieron que dormía. Le tocaron y no despertaba. Entonces uno de ellos dijo:

— ¿Queréis que lo vistamos de fraile?

Y así lo hicieron. Le quitaron la ropa y le pusieron los hábitos y se marcharon.

Cuando el gallego despertó y se vio vestido de fraile, empezó a dudar si era él o no era él. Se levantó y cuando caminaba decía:

— ¿Son eu o no son eu?

Se tentaba la ropa y decía:

— No son eu.

Volvía a mirarse y decía:

— Sí, son eu.

Así fue todo el camino hasta llegar a su pueblo.

Al llegar a su pueblo, al primero que encontró le preguntó:

— ¿Hijo de Domingo, Mingacho, Mingachón, vino de los Madriles?

— No, non vino.

— ¡Pues sí, son eu, coñu!

Se dirigió a la casa de su padre, y cuando lo vieron, empezaron a abrazarle:

—¡Un hijo fraile! ¡un hijo fraile!

Todos los amigos fueron a visitarle y, como era la víspera de la fiesta, acordaron que predicara el sermón. Al día siguiente se fue a la iglesia tan templao y se subió al púlpito. El padre, para oírle mejor, se puso debajo del púlpito. Empezó el fraile diciendo:

— Señores, el que oya mi voz se va a salvar y el que no, será condenao.
Empezó a accionar con las manos fuertemente y hacer con la boca aspavientos como si hablaba. Y una vieja sorda que había allí decía:
— ¡Boca de ángel, boca de ángel!
Y los demás decían:
— Estamos condenaos porque nosotros no oímos nada.
En esto, el padre, que estaba debajo el púlpito y no veía nada de lo que accionaba el hijo, salió fuera y le dijo:
— ¿Qué haces ahí, borrico?
Y él contestó:
—¡Ya que mi padre me llama borrico, nin digo misa nin pedrico[7]!

Le récit, initié par une série de bourles réalisées au détriment d'un sot, qui correspond au stéréotype du galicien ignorant, mal dégrossi ou simple d'esprit –sorte d'équivalent espagnol du Béotien–, semble basculer, dans un deuxième temps, lorsque la victime devient à son tour instigateur d'une bourle, particulièrement efficace. Le changement de statut du personnage intervient dès lors que celui-ci est affublé d'un habit de moine et considéré comme tel. La ligne de pente du récit et la logique du personnage auraient dû conduire en effet à une énième sottise qui aurait dû tourner, comme les précédentes, à la confusion du simplet. Or, il en va tout autrement : placé dans la situation critique de devoir monter en chaire et prononcer un sermon, notre lourdaud trouve un stratagème particulièrement ingénieux qui lui permet de retourner la situation à son avantage et de piéger les habitants du village. Jusques et y compris dans le trait final où il prétexte de l'insulte de son père qui le traite d'âne bâté pour mettre fin à son sermon.

Sans doute, ce retournement du personnage confère-t-il toute sa saveur à cette histoire qui semble reprendre ainsi le principe du « monde à l'envers » en faisant monter en chaire un sot doublé d'un ignorant : la folie n'a-t-elle pas déjà prêché la sagesse dans un opuscule célèbre d'Érasme ? Et combien de caricatures nous montrent-elles un âne travesti en prédicateur, pour dénoncer l'ignorance de ceux qui prétendent servir de guide au troupeau ? Il reste que ce retournement abrupt vient contrarier la leçon qui semblait devoir être tirée de cette histoire dont on peut estimer qu'elle pourrait illustrer un proverbe bien connu : « L'habit ne fait pas le moine ». Il est vrai que la formule –même si elle peut recouvrir bien des significations– peut paraître quelque peu étriquée pour rendre compte de ce récit, dans sa globalité. La principale raison en est, semble-t-il, que les séquences qui le structurent semblent relativement autonomes. C'est du moins ce que révèle l'inventaire des index où elles sont enregistrées sous des rubriques différentes qui renvoient elles-mêmes à plusieurs récits recensés dans la tradition orale ou la littérature. La typologie d'Aarne et Thompson désigne ainsi, sous le n° 1684A (*The long Night*), la première séquence de notre récit, qui se déroule à Madrid, avec le frère de notre simplet, et se prolonge ensuite dans une auberge où ce dernier refuse à passer la nuit, en craignant qu'elle n'y soit aussi interminable que celle qu'il a connue dans la capitale. De même le catalogue désigne-t-il sous le n° 1825 (*The Peasant as Parson*) l'anecdote du rustre travesti en membre du clergé, tandis que le *Motif-Index* de Stith Thompson (1969) épingle le motif, de façon encore plus précise, sous la référence J 2314 (*Layman make to beleave that he is a Monk*). À quoi on pourrait rajouter la séquence du « sermon inaudible », dont on peut regretter qu'elle ne soit pas répertoriée en tant que telle, ou pour le moins en tant que variante du motif du « drap invisible » (K 445 : *The Emperor's New Clothes*) ou du conte-type qui lui correspond (Aarne et Thompson : n° 1620), avec lesquels elle présente indiscutablement nombre de similitudes significatives.

[7] Le conte figure dans la section du recueil intitulée « El hombre tonto », sous le numéro 368. A. M. Espinosa (1988 : 275-277)

Il n'en demeure pas moins que le centre de gravité de cet agrégat de séquences se situe bien dans le fait que l'idiot du village est, à un moment donné, revêtu de l'habit de bure pendant son sommeil, et appelé par la suite à monter en chaire pour y prononcer un sermon. C'est là ce qui constitue, indéniablement, le noyau dur du récit, indépendamment du fait que c'est aussi ce qui en occupe la majeure partie. Si bien que la phrase proverbiale, « L'habit ne fait pas le moine », qui colle parfaitement à cette séquence majeure aurait eu naturellement vocation à s'inscrire dans le texte[8]. Or, il n'en est rien. Le conte se clôt sur une réplique qui s'apparente à un bon mot destiné à déclencher le rire : « Ya que mi padre me llama borrico, nin digo misa, nin pedrico ! » Pourquoi ? Risquons une hypothèse, en guise de conclusion.

On a vu, avec l'*exemplum* du *Conde Lucanor*, comment une phrase proverbiale pouvait être reléguée et supplantée, *in fine*, par un distique édifiant, au prix de quelques torsions d'une trame donnée[9]. De même, assiste-t-on à un processus de relégation du proverbe, au profit d'une boutade vide de sens, dans le conte recueilli de la tradition orale. Ou du moins, les indices ne manquent pas qui permettent d'en inférer la mise en œuvre subreptice. Ce qui semble prévaloir, dans les deux cas, c'est le contexte de l'énonciation et la visée que se propose l'auteur ou le narrateur. Dans le premier cas, on l'a vu, la moralité finale répond à une question initiale qui n'appartient pas en propre à l'histoire, mais au cadre qui façonne et sous-tend la mise en recueil. Or, il s'agit d'un ouvrage qui a vocation à instruire un futur gouvernant en le préparant à l'exercice de ses fonctions. D'où la nécessité de tirer la leçon de la fable sur le terrain de la science politique. *A contrario*, le conte de tradition orale, dans la version que nous en donne Macedonio Aurelio Espinosa, s'inscrit dans un contexte de conversation récréative et ludique. Du moins, est-ce dans ce cadre-là que sont reçues, pour la plupart, les histoires de Béotiens, de fous ou de simples d'esprit, dont la naïveté, l'ignorance et la maladresse sont autant de motifs d'amusement ou de raillerie. D'où le recours à la réplique drolatique, érigée en « mot de la fin » –en lieu et place de la moralité– et qui ne vise à rien d'autre, en définitive, qu'à déclencher le rire.

LISTE DES OUVRAGES CITÉS

AARNE & THOMPSON, voir THOMPSON, S.

ESPINOSA (hijo), A. M. (1988) : *Cuentos populares de Castilla y León.* Madrid : CSIC, (2 vols.).

JUAN MANUEL (1983) : *Libro del Conde Lucanor*, edición crítica de R. Ayerbe-Chaux. Madrid : Alhambra.

LACARRA, M. J. (2006) : *Don Juan Manuel*. Madrid : Síntesis.

MARTÍNEZ KLEISER, L. (1953) : *Refranero general ideológico español*. Madrid : Real Academia Española.

TAYLOR, A. (1927) : « The Emperor's New Clothes », *Modern Philology*, XXV, 17-27.

THOMPSON, S. (1961) : *The Types of the Folktale. A Classification and Bibliography. Antti Aarne's Verzeichnis der Märchentypen (FFC n° 3),*translated and enlarged. Second revision, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, (*Folklore Fellow Communications*, vol. LXXV, n° 184).

THOMPSON, S. (1966) : *Motif Index of Folk-Literature. A Classification of Narrative Elements in Folktales, Ballads, Myths, Fables, Mediaeval Romances, Exempla, Fabliaux, Jest-Books and Local Legend,* revised and enlarged edition. Bloomington & Londres : Indiana University Press, (6 vols.).

UTHER, H.-J. (2004) : *The Types of International Folktales. A Classification and Bibliography Based on the System of Antti Aarne and Stith Thompson.* Helsinki : Academia Scientiarum Fennica (*Folklore Fellow Communications*, vol. CLXXX, n° 284-286), 3 vols.

[8] Cf. Luis Martínez Kleiser (1953 : n° 63218 ; cf. n° 63227, n° 63259, n° 63293).

[9] La moralité elle-même semble tiraillée entre la rhétorique des manuels à l'usage du Prince (*Quien te conseja encobrir de tus amigos*) et la gouaille « populaire » du conteur (*sabe que más te quiere engannar que dos figos*). Ce qui, à ma connaissance, est exceptionnel sous la plume de Juan Manuel.